

voyage .



► Dessin de Paolo Rumiz

► Le fjord de Kirkenes, ville norvégienne aux trois frontières.

À LA LISIÈRE DE L'EUROPE

L'écrivain voyageur Paolo Rumiz a parcouru 7 000 kilomètres en compagnie de la photographe Monika Bulaj – du nord au sud, de l'océan Arctique à la mer Noire – à la découverte de la frontière orientale de l'Union européenne. La première partie de son périple le mène dans le Grand Nord, de Rovaniemi, en Laponie finlandaise, à Petrozavodsk, en Carélie russe.

LA REPUBBLICA (extraits)

Rome

Une vraie frontière, avec des barreaux, des barbelés, la police qui fouille tes bagages et contrôle tes papiers avec suspicion : à l'heure où les frontières tombent, où les rideaux de fer se désagrègent et où le "global" atténue le sens de l'ailleurs, j'ai cherché la limite de l'Europe, les confins de l'Union dans la terre des fleuves, des forêts et des lacs où les Juifs sont une grande et douloureuse absence, où nombre de peuples ont été balayés et où affleurent encore les ruines des grands empires. J'ai fait un voyage "vertical" de l'Arctique à la Méditerranée, des pâles terres du Nord aux contrées brûlantes du Minotaure. Un voyage dans l'autre Europe, bâti sur 600 pages de notes, 4 000 photos et des cahiers couverts de dessins. Un voyage en sac à dos et transports en commun – des cars aux fabuleux trains russes. Un voyage avec et parmi les gens, le long d'une route qui s'est tracée d'elle-même, de rencontre en rencontre.

VERS LE GRAND NORD

Me voici dans le car qui part de Rovaniemi, en Finlande, remonte le dernier arpent de l'Union européenne jusqu'au lac Inari, puis se dirige, sous un ciel gris souris,

vers les derniers fjords de la Norvège. Quoi qu'on dise sur le réchauffement de la planète, il fait froid. Une tristesse d'enterrement règne dans le bus. Personne ne parle.

Au-dessus de nous, une couche de nuages plats comme des fers à repasser. On ne voit plus dans le ciel les imposants choux-fleurs et les grosses méduses suspendues de mon Europe, mais un banc de harengs couleur plomb. Les montagnes aussi ont disparu : le paysage est bombé, lessivé, comme raboté par une main de géant. Le soleil d'Helsinki paraît loin, aussi loin que la Méditerranée. Le chemin de fers, en Finlande, ne va pas au-delà de Napapijri – le cercle polaire, en finnois. Pour se déplacer,

il n'y a que ce car soporifique. Le chauffeur a la carure d'un harponneur et des moustaches de morse. Il roule en direction du nord entre deux régions historiques, la Carélie et la Botnie, mais je vois les mêmes lacs et les mêmes névés à droite et à gauche. Les couleurs sont toutes éteintes, à l'exception d'un duvet de petites fleurs jaunes sur la toundra. Le gris, en revanche, nous en met plein la vue, avec ses tonalités éclatantes.

Gris anthracite des lacs sans soleil, gris amiante des rochers, gris fusil des amas denses de nuages au-dessus des névés, gris granuleux, étincelant comme le mica, des lacs encore gelés, gris argent cuivré ou rougeâtre des bouleaux, gris nickel ou gris opale de la mer lorsqu'elle moutonne dans les fjords, selon que le soleil

daigne ou non se montrer. Les stries de neige dessinées par le vent sont la seule chose qui indique les bosses du terrain, dans un monde sans ombres. Même les maisons reprennent les couleurs nationales du Nord, rouge, bleu, jaune et blanc. Elles sont comme des boîtes d'allumettes disséminées sur les éboulis d'une mine.

La mer apparaît enfin à Varanger. Le car se déleste de presque tous ses passagers, tandis que se lève une petite tempête de neige.

Nous repartons vers les montagnes et le Neiden, fleuve sacré des Samis, ces éleveurs de rennes qui ont érigé une église orthodoxe en bois à l'endroit où ils pêchaient le saumon à la main. Nous ne sommes plus que trois dans le car. Nous sommes presque arrivés. Dans le fond apparaît Kirkenes, 3 000 habitants, terminus du bateau postal mythique qui longe toute la Norvège, plongée dans une mélancolie de ville minière galloise. C'est mon camp de base. Je descends dans le vent en m'appuyant sur un bâton. J'ai enfilé les uns sur les autres le peu de vêtements que j'ai emportés avec moi. Mon Dieu, qu'est-ce que je fais là ? Dans la rue, il n'y a que des goélands.

LA VILLE DES TROIS FRONTIÈRES

J'entends le sifflement du *hurtigruten*, le bateau postal, qui arrive à son terminus après avoir navigué plusieurs semaines le long de la côte accidentée de la Norvège.

Je vais voir : une armée de trolls timides, emmitoufflés et joyeux, débarque du bateau. Elle est accueillie par une dame rougeaude, en costume national finlandais, qui agite le drapeau bleu et blanc pour signifier que le voyage est terminé.

Je suis sur une frontière plus frontière que ça tu meurs. Kirkenes n'a pas une frontière mais trois : avec la Russie, avec la Finlande et avec la banquise de l'Arctique, qui, l'hiver, arrive aux portes du fjord. Des bunkers allemands s'agrippent aux rochers comme des lézards. C'est de là que Hitler lança l'assaut contre Mourmansk, le seul port russe qui ne gelait jamais, ce qui permettait aux Alliés de faire passer de l'aide militaire à Staline. La localité fut bombardée trois cents fois, puis réduite en cendres, comme Dresde. Par la suite, comme Dresde encore, elle a subi le pire de la guerre froide. Nul n'imaginerait que jusqu'en 1940, grâce aux mines de fer, c'était un petit Klondike, avec des banques et des édifices à coupoles en forme de bulbes.

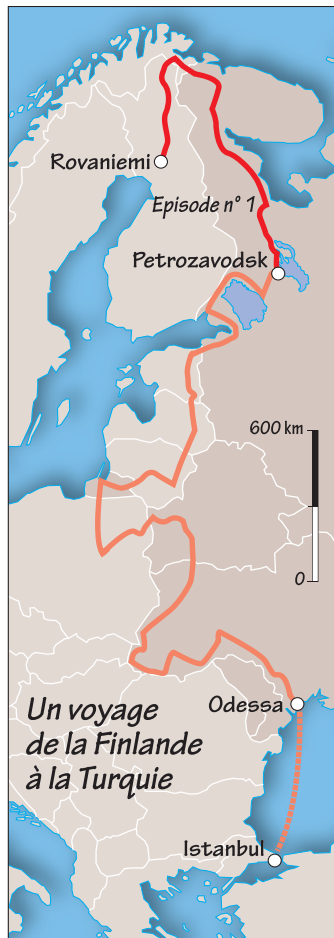
Hier déserte, Kirkenes se révèle remplie de Russes : pêcheurs de harengs, trafiquants et anciens réfugiés politiques. Les inscriptions sont toutes bilingues norvégien-russe. Sur la colline se dresse un monument aux morts soviétiques, que personne ne songe à retirer pour ne pas irriter Vladimir Poutine (les Estoniens l'ont fait et, depuis lors, les frontières sont devenues moins praticables...). Dans le port, une dizaine de bateaux de pêche hauturière immatriculés à Mourmansk campent en attente de carénage. De superbes rafiots rouillés, amarrés trois par trois, pavillon au vent.

LA FRONTIÈRE QUE JE CHERCHAIS

Ils ont vu de tout, les soldats russes, sur la frontière très marquée avec la Norvège : contrebandiers de fourrures et d'uranium enrichi, hommes d'affaires roulant dans de grosses cylindrées aux vitres teintées, pêcheurs de saumons, géologues solitaires et négociants en métaux (la Scandinavie du Nord est une mine à ciel ouvert), pêcheurs de haute mer et émissaires de Gazprom porteurs de dossiers ultrasecrets.

Nous sommes six à être descendus du minibus. Cinq ont déjà passé le contrôle et la fouille des bagages. Je suis le dernier. J'emprunte un tunnel avec une multitude de prescriptions en cyrillique et des miroirs partout. Un très jeune soldat examine mon passeport pendant dix, quinze, vingt minutes, sans rien demander. Inutile de poser des questions : en Russie, moins on en pose, mieux ça vaut. Pendant vingt minutes, je ne vois que la large casquette à visière modèle soviétique. Le tampon arrive enfin.

Je change 500 euros, qui sont examinés par trois détecteurs de faux billets. Puis nous repartons.



Quelques kilomètres plus tard, d'autres contrôles. Ici, Vladimir Poutine montre ses muscles : il n'a pas d'Etat tampon entre lui et la forteresse Europe, et la frontière est encore celle de 1945, truffée de militaires. Ces dernières années, le passage est devenu plus compliqué et la bande sous contrôle de la police a été étendue à 30 kilomètres. On nous ouvre une deuxième grille, au-dessus de laquelle se trouve l'inscription *Rossiskaïa Federatsia*, et nous commençons à longer le fleuve Pasvik, qui descend du lac Inari, en Finlande. Entre le fleuve et nous, une palissade hérissée de barbelés. La voilà, la frontière que je cherchais.

Au bout de quelques kilomètres, nous sortons de la zone militaire après avoir franchi un nouveau contrôle. Tout se passe bien. Apparaît une trinité de cheminées : c'est Nickel, la ville consacrée exclusivement à ce dieu minéral. Nickel, la catastrophe écologique, des déblais miniers, des souches d'arbres, la toundra comme rongée par un énorme lance-flammes, des ensembles d'habitations autour des usines et, le plus terrible, des cimè-

tières au milieu des arbres morts, émouvants avec leurs pierres tombales entourées de petites clôtures bleues, irréelles – une pour chaque mort.

Nous ne pouvons ni nous arrêter ni prendre de photos : c'est une zone interdite. Nous poursuivons notre voyage, ballottés dans tous les sens : même assis, il faut s'agripper aux poignées. Sur le côté de la route, des carcasses de voitures dévorées par la rouille. Ici, personne ne se donne la peine de se débarrasser des vieux machins. Dans la toundra, des rangées de poteaux électriques branlants ou à terre. Pas de circulation ou presque. On peut rester dix minutes sans croiser âme qui vive.

La nature ne reprend qu'au bout d'une vingtaine de kilomètres. Nous avons à peine le temps d'apercevoir quelques potagers que voilà une concentration de casernes, des hangars abritant une centaine de chars, des soldats qui marchent avec leur paquetage sur le dos. Sur un pont interminable, nous sommes contrôlés pour la troisième fois. Puis un panneau indique *Staraïa Titovka* : c'est la fin de la zone interdite, contrôlée par le FSB, l'ex-KGB. Nous pouvons enfin sortir, ►



► Dans le car en route pour Montchegorsk, en Russie.



► Soldats russes à la gare de Mourmansk.

voyage

À LA LISIÈRE DE L'EUROPE

► prendre des photographies, aller où bon nous semble. La route est un toboggan tout en montées et en descentes – chez nous, on parlerait de montagnes russes, mais, ici, on appelle ça “*montagnes américaines*”.

MOURMANSK, LE MONDE À L'ENVERS

Mourmansk est une chose toute en longueur, alignée sur le fjord. Elle commence par un enchevêtrement de voies, de conteneurs, de boue, d'immeubles et de garages, sur des terrains instables. Le goudron est en très mauvais état, plein de nids-de-poule. Mais les gens marchent avec élégance ; les hommes ont tous des allures de professeurs ; les jeunes femmes marchent en talons aiguilles entre les pierres et, par je ne sais quel mystère slave, pas une seule ne se tord la cheville. Au-dessus du marché aux poissons passent des trains chargés de charbon et des trains de voyageurs vert kaki. Ils avancent lentement, dans un bruit de ferraille. Entre deux convois, les habitants de Mourmansk ont tout le temps de traverser à pied la voie ferrée qui longe la ville sur un terre-plein parallèle à la mer.

Il s'est remis à neiger très fort. Par terre, un mélange de poussière compacte et de capsules de bière, toutes très belles avec des lettres aux couleurs désuètes. Partout, des bouteilles vides ; des hommes les ramassent avec des brouettes, pour les revendre et en acheter des pleines. Dans les flaques d'eau se reflètent des femmes de toutes sortes : très élégantes, emmitoufflées, coiffées d'une chapka ou bien avec une tour de cheveux roux carotte sur la tête, avec des yeux en amande, des pommettes saillantes et des jambes immensément longues.

La gare est un bâtiment néoclassique couleur vert dragée. Il n'y a pas foule à l'intérieur, tout au plus un va-et-vient patient et deux chiens abandonnés qui sommeillent entre le guichet des informations et la billetterie. Dans la salle d'attente aux grandes baies vitrées, une foule paisible de gens qui mangent, discutent, chuchotent. Je lie connaissance avec un professeur de littérature et une marchande de fraises. Ici, l'attente et les rencontres coïncident à merveille. Une vraie leçon pour nous, les habitants de l'autre Europe, malade de vitesse.

CHEMINÉES ENTRE LES BOULEAUX

Des cheminées dans la toundra, des montagnes, des fleuves et des névés sous le ciel noir, un lac immense où se déversent les eaux et les poisons comme dans un égout, puis une petite ville aux grandes avenues, colorée comme du massepain. Montchegorsk, centre de la métallurgie anciennement socialiste, apparaît ainsi depuis les collines, au milieu de nulle part. Immédiatement à la sortie de la ville, le géant industriel, avec ses 11 000 ouvriers et ses vingt énormes che-

minées, entouré de fil barbelé et de miradors type goulag. De gigantesques tuyauteries noires qui gouttent sur les lichens ; des cheminées qui crachent du soufre sur la neige immaculée ; des montagnes de déchets industriels, hautes comme la cordillère des Andes, sur les prés couverts de fleurs des rennes. Telle est la péninsule de Kola : enfer et paradis. Jamais je n'ai vu un endroit où la souffrance de la terre se lise aussi clairement.

Mon sac sur le dos, je monte dans le car pour le Lovozero, lac autour duquel se concentrent les derniers éleveurs de rennes. La route en dos-d'âne criblée de nids de poules flotte sur un matelas herbeux, apparu sur le pergélisol à la fin du dégel. De nouveau, des bases militaires, des casernes avec des blindés et des missiles monumentaux pointés vers le zénith. Le car est rempli d'hommes avec des sacs de sport qui descendent à d'étranges arrêts loin des villages. Des militaires, bien sûr.

Au terminus, je retrouve Ivan Vdovine, le chef des parcs de la péninsule de Kola, qui me sert de guide. C'est un Moscovite transplanté, un amoureux des terres extrêmes. Construit dans les années 1960, le village de Lovozero n'est pas fait de maisons en bois, mais de grosses bâtisses en béton. C'est un autre fruit de la violence. Les Samis y ont été déplacés, avec pour conséquence une hausse de l'alcoolisme et des suicides.

La Jeep se dirige vers le lac. On entend à la radio des notes de guitare et la voix du barde russe Oleg Mitiaev, et soudain nous nous enfonçons dans la boue. Les lacs du Grand Nord ne sont pas comme ceux des Alpes. Entre les villages et l'eau, il n'y a pas de ligne de brisement des vagues claire et nette, mais un labyrinthe de bois, d'eau, de vase et de marais, impraticables à pied ou en voiture.

La rive du lac est incrustée de glace. Des canards. Les traces d'un lièvre blanc dans la neige. Nous éteignons le moteur. Silence. Où sont les rennes ? Où sont

■ L'auteur

Journaliste à *La Repubblica*, Paolo Rumiz (Trieste, 1947) effectue chaque été depuis 2001, seul ou en compagnie d'un dessinateur ou d'un photographe, un grand voyage dont il publie le récit par épisodes dans le quotidien. Il en a tiré des livres, dont *Tre uomini in bicicletta* (Trois hommes à vélo), avec le dessinateur Altan, et *Gerusalemme perduta* (Jérusalem perdue) et *Annibale. Un viaggio* (Hannibal. Un voyage), avec la photographe Monika Bulaj.

■ La photographe

Etablie en Italie, Monika Bulaj (Varsovie, 1966) est aussi écrivaine et documentariste. Parmi ses livres, *Rebecca e la pioggia* (Rebecca et la pluie) et *Genti di Dio. Viaggio nell'altra Europa* (Gens de Dieu. Voyage dans l'autre Europe). Son travail et celui de Paolo Rumiz sont exposés au Palais ducal de Gênes jusqu'au 30 août (palazzoducale.genova.it).

les éleveurs ? “*Les Samis sont loin*”, dit Vdovine en regardant vers l'est. Il me parle dans un anglais rudimentaire : quelques mots seulement, mais forts. Il dit : “*Loin, hommes vrais loin*”, en montrant une ligne invisible derrière les montagnes blanches, qui sont le cœur du système montagneux de la péninsule de Kola. “*Eux, ils connaissent les histoires mais ne les écrivent pas. Ils les racontent, autour du feu.*”

Ivan m'explique que les montagnes de la péninsule de Kola sont une terra incognita. Pour des raisons stratégiques – la présence de métaux d'intérêt militaire –, elles ne figuraient même pas sur les atlas. Les écoliers d'ici connaissaient le moindre sommet de l'Oural et du Caucase, mais ignoraient tout de leurs montagnes. En Russie, comme on le sait, il valait mieux ne pas poser de questions. Ce qui fait que, jusqu'à une date récente, les toponymes du Nord n'étaient pas connus ou alors ils étaient imprononçables. Ce qui contribuait à entourer la région d'un halo de mystère.

EN TRAIN DEPUIS OLENGORSK

Le train Mourmansk-Novorossisk – 24 wagons vert kaki – se dirige vers le sud, entre des lacs givrés et des fleuves qui ont enflé avec le dégel. Lumière jaune violente d'un côté, frontière finlandaise de l'autre, ciel gris partout. Il neige par intermittence.

Torpeur. A bord, il fait une chaleur étouffante. Les passagers somnolent, grignotent et discutent. C'est le matin, mais tout le monde s'est déjà procuré des draps auprès du conducteur de la voiture – même ceux qui viennent de monter, comme moi, à Olenegorsk – et a fait son lit. Dans les trains russes, on passe son temps à manger et à dormir.

Chaque voiture est sous la responsabilité d'un conducteur en uniforme, qui est le plus souvent une femme. Quelle débauche de personnel ! ai-je pensé au début. Mais je me suis vite repris. Notre conducteur a un million de choses à faire. Il descend à tous les arrêts, accueille les nouveaux passagers, avertit ceux qui doivent descendre, sert l'eau bouillante du samovar situé au fond du couloir, contrôle les billets, veille à la propreté des toilettes, distribue les draps, les oreillers et les taies. Il est beaucoup plus qu'un contrôleur ; c'est un chaman qui nous emmène dans la toundra mystérieuse, un guide affectueux et infatigable qui nous sécurise.

Gare d'Imandra, entre un atelier de menuiserie et un lac immense. Le train ronronne, immobile, pendant deux ou trois minutes. Quatre maisons en bois et, au loin, des montagnes blanches. A présent, les fleuves coulent en direction de la mer Blanche, gonflés d'une eau bleu cobalt. La lumière se fait encore plus jaune. Le cercle polaire est encore loin, mais le sud, imperceptiblement, commence à se faire sentir.



► Sur les bords du lac Onéga, la chapelle dédiée à saint Sanson, patron des vagabonds.



► A Petrozavodsk, chez Alia Andreevna.



► “Saturday Night Fever” au bord du lac Onega, à Petrozavodsk.

Encore des lacs et des bois, mais l’ondulation du terrain est devenue plus nerveuse. C’est la Carélie qui commence, avec ses milliers de lacs à cheval sur la Russie et la Finlande. Une maisonnette grise portant l’inscription *Poliarny Kroug* indique le passage du cercle polaire. Trois jeunes pêcheurs montent à Louho. Ils viennent de Kalevala, et à peine est-il prononcé que ce nom résonne comme un coup de fusil dans le compartiment. “*Kalevala !*” la terre de l’épopée de Väinämöinen, *L’Iliade* nordique, la légende du barde constructeur de bateaux.

Le train s’apprête à entrer en gare de Kem, base de départ pour les îles Solovetski [appelées couramment en russe Solovki].

SUR LE MONT ATHOS DES RUSSES

Quand on la regarde du ponton, la barge pour les îles Solovetski – l’archipel-monastère devenu goulag [en 1923] – semble suspendue en l’air comme une montgolfière. Monter à bord donne le vertige. “*Parfois, la mer Blanche et le ciel du Nord s’épousent en une seule masse de lumière*”, ai-je entendu dire en arrivant ici. C’est vrai. Il pleuviote, il fait froid, l’absence d’ombres a aplati les reliefs, et aujourd’hui l’embarquement pour l’autre monde semble vraiment une expérience métaphysique.

Les îles Solovetski sont redevenues un monastère il y a une quinzaine d’années et leur réputation attire un peuple de pêcheurs en quête de grâce, de mendiants, de théologiens, de prophètes, d’hommes d’affaires déçus, de malades incurables, de mystiques et de filous.

Le voyage commence par un long roulis de sous-marin. Pendant deux heures, nous sommes plongés dans le gris lumineux d’un verre d’anis. La mer est d’huile. Puis les bulbes du kremlin, enfermés dans des murs cyclopéens, surgissent face à nous, sur la plus grande des îles. Solovetski est un lieu qui fait chavirer l’âme. C’est un labyrinthe d’églises et de dortoirs fourmillant d’hommes et de femmes en noir, qui repose sur un socle de rochers glaciaires de taille impressionnante. Je suis sur le mont Athos des Russes.

J’accomplis un périple à l’extérieur des remparts. Je déambule parmi des lacs et des castors, des moines menant leurs vaches au pré, des maisons en bois, des prairies rases. Le soleil resplendit à présent, les tours fortifiées sortent du bois, et j’ai l’impression qu’elles

me suivent. Il y en a une, carrée, qui m’observe avec ses deux fenêtres qui ressemblent à des yeux. Une dame que je ne connais pas – “*Nadejda Leonova, professeur de chant*” – m’invite à entrer dans un hangar où l’on construit un bateau en bois : c’est une réplique du *Prepodovny Zossima*, le navire sur lequel le tsar Pierre le Grand navigua jusqu’ici. Dans quelques minutes aura lieu la bénédiction.

A 18 heures, une lumière jaune moutarde descend sur l’île, soulignant les moindres rugosités du terrain. Même le ferry *Tuman*, le rafirot rouillé amarré à un ponton bancal qui doit me ramener sur la terre ferme, ressemble à un lingot resplendissant. Une extraordinaire cour des miracles a pris place à bord. Une petite dame aux pommettes saillantes chaussée de bottes, un fou aux cheveux gris avec une cravache, une blonde qui prend le soleil avec son gant de renne et son corsage grand ouvert, une espèce d’ours en tenue de camouflage qui a l’air d’être tout juste rentré de Tchétchénie, une vieille Ecossaise sèche comme un coup de trique.

A la poupe, une cuisine ouverte sur la mer avec une soupe de poisson sur le feu. Au milieu, deux petites salles vitrées avec un banc qui fait tout le tour et oblige tout le monde à se regarder en face et à se parler.

Le départ se fait dans un râle, un crachement de rouille et de sel accompagné d’une cohorte de mouettes. La mer et le ciel ont à nouveau changé de couleur à l’unisson. A la poupe, le kremlin s’éloigne et blanchit parmi les pins. A bâbord, trois gros dauphins, blancs comme l’Esprit-Saint, nous escortent. “*Beloukha !*” [dauphins blancs], hurle une fille surexcitée, et elle se penche dans le vent comme une figure de proue.

La Carélie. Il faut l’avoir vue pour comprendre cette frontière de bois, de lacs et de fleuves, où le bateau est le seul moyen de transport sensé et en même temps le cœur d’une épopée qui a marqué l’Histoire au même titre que la légende de Gilgamesh.

RENCONTRE AVEC ALIA ANDREEVNA

Petrozavodsk (l’usine de Pierre le Grand) apparaît à l’horizon, dans le ciel rose du soir. On croit débarquer en Finlande : des visages plus ronds et plus délavés, l’impressionnante propreté du centre historique et le parler des gens, un pépiement, presque un chuchotement. C’est l’Occident total : cadres pressés armés d’attachés-

cases, femmes androgynes pendues à leur portable, l’alphabet latin qui réapparaît sur les panneaux publicitaires et une densité inouïe de distributeurs de billets, où l’on peut retirer – tenez-vous bien – des dollars.

Sur les rives du lac Onega, Anatoli Fedorovitch joue un air d’accordéon mélancolique, assis sur le muret à côté de jeunes filles en minijupe aux lèvres couleur groseille. Nous sommes samedi, toute la ville est sur l’eau pour la promenade du soir. Un quatuor de belles dames en goguette entoure l’accordéoniste, le supplie en minaudant : “*Joue-nous la Zingarella, allez !*” Puis elles se mettent à danser en frappant le sol de leurs talons hauts, en cercle, à la grecque.

Alia Andreevna, une veuve de 74 ans, vêtue du même bleu ciel que celui de ses yeux, apparaît comme un ange sur le seuil de sa maison, au fond de la perspective Kommounistov, une rue à l’ancienne aux maisons en bois avec potager à l’arrière. Autour d’elle, des chats et des enfants joyeux se poursuivent entre les cabanons à bois et les jardins bien entretenus de la copropriété. Elle raconte avec des mots simples la naissance et la fin de son monde. “*Autrefois, il n’y avait rien ici. Puis Pierre le Grand est venu et a fait construire ces usines. Ensuite, on a bâti des maisons en bois. Maintenant, l’heure est aux maisons en béton, moi aussi je vais devoir partir. Ils vont bientôt venir avec le bulldozer et tout démolir. C’est vraiment dommage. Je vis ici depuis 1947 et je connais tout le monde.*”

Nous devons filer pour ne pas rater notre train, le premier des cinq qui nous feront voyager, deux jours durant, tout autour du plus grand lac d’Europe : le Ladoga, qui s’étend quasiment jusqu’à la Finlande, puis descend jusqu’à Saint-Petersbourg. Un voyage infernal, sans correspondance, fait exprès pour nous éloigner de la frontière, avec des arrêts interminables à Suaiarvi, Sortavala, Hiitova et Wyborg. En quittant Petrozavodsk sur un quai peuplé de jeunes s’apprêtant à partir pour la Carélie du Nord, avec des canoës gonflables, des crosses de hockey, des rames, des bicyclettes et tout leur attirail de camping, nous sentons déjà la rupture avec la Russie d’Alia Andreevna. **Paolo Rumiz**

LA SEMAINE PROCHAINE ①②③④
De Petrozavodsk à Varsovie



► A la frontière entre la Lettonie et la Lituanie, les policiers sont désœuvrés depuis que les Etats baltes sont entrés dans l'espace Schengen.

À LA LISIÈRE DE L'EUROPE

L'écrivain voyageur Paolo Rumiz a parcouru 7 000 kilomètres en compagnie de la photographe Monika Bulaj – du nord au sud, de l'océan Arctique à la mer Noire – à la découverte de la frontière orientale de l'Union européenne. Il poursuit son périple jusqu'à Varsovie, en passant par les Etats baltes, Saint-Pétersbourg et l'enclave russe de Kaliningrad.

LA REPUBBLICA (extraits)

Rome

LES CHRONIQUES DE NARVA

Adieu la Carélie sauvage, ses archipels lacustres et ses fleuves-labyrinthes. Quand j'aperçois par la vitre du train les immenses remparts de Vyborg, port finlandais annexé par les Russes en 1944, une étrange angoisse m'étreint soudain. Je suis en train de changer d'orbite : avec un magnétisme perfide, les grands centres et flux de la périphérie de l'UE m'arrachent à la terra incognita où je me suis aventuré avec joie et m'aspirent vers des lieux connus.

Je suis épuisé. Le tour du lac Ladoga, grand comme la moitié de l'Adriatique, a été un acte de pur masochisme ferroviaire : quarante-cinq heures et six minutes de Petrozavodsk à Saint-Pétersbourg, dont trente heures et huit minutes d'arrêt dans quatre villes, parfois très proches de la frontière finlandaise. Des gares perdues au milieu de nulle part, sous le contrôle de l'armée ; des villages hors du monde, peuplés d'Asiatiques déportés par Staline pour occuper les maisons abandonnées par les Finlandais vaincus. Maintenant, de cet espace démesuré, je passe à un monde dont je connais parfaitement l'échelle, l'horizon, les dimensions. La vitesse augmente, même le train change de bruit. Au fond, sur la Baltique,

le drapeau étoilé de l'UE nous entraîne vers l'Estonie. A Saint-Pétersbourg, toutefois, la magie du voyage semble resurgir par surprise. Les noms des stations – Baltiiskaïa, Pouchkinskaïa, Dostoïevskaïa, Ladojskaïa – évoquent à nouveau des distances mythologiques, et l'humanité qui s'y presse témoigne en quelques centaines de mètres de l'immensité de l'empire. Des fuseaux et des fuseaux horaires d'ethnies : Mongols, Caucasiens, Centrasiatiques, Sibériens, Baltes, têtes brachycéphales du Khorasan, pâles reines du Baïkal, Grecs de Crimée.

Dans le métro, des cadets de la marine, des religieuses orthodoxes, des minijupes exagérées, des jeunes éméchés, des vieux plongés dans la lecture, des campeurs heureux. Sur la ligne qui mène à la gare de la Baltique, un jeune mutilé de la guerre en Tchétchénie au visage osseux et féroce, poussé de wagon en wagon sur sa chaise roulante par un jeune type à l'air peu recommandable,

extorque littéralement un péage aux passagers après leur avoir hurlé une requête de solidarité lourde de menaces. Dans la gare de la Baltique à moitié vide, nous découvrons que l'Estonie est devenue plus lointaine, la frontière plus difficile à franchir et les visas plus compliqués à obtenir, surtout depuis 2007, depuis qu'on a démolé à Tallinn le monument aux morts russes, ce que Vladimir Poutine n'a pas digéré. Mais c'est surtout depuis la fin

de l'URSS et l'indépendance des "Baltes" que les liaisons ferroviaires sont devenues rarissimes. Aujourd'hui, seuls des cars unissent les morceaux de ce qui fut l'Union des peuples frères. Au guichet, on nous envoie sur le parvis de la gare, où trône une pancarte portant l'inscription "Bus Eurolines, evropeïski ekspress linii". Un bus pour la terre des Estoniens devrait partir de là dans quelques minutes.

Nous courons avec nos sacs à dos vers le bus sur le point de démarrer. Nous disons au chauffeur que nous allons à Narva, la première ville sur la frontière. Un endroit formidable, nous a-t-on dit, avec une forteresse suédoise et une russe, érigée par Ivan le Terrible, qui se font face de part et d'autre du fleuve, et la route qui passe la frontière à travers les murailles crénelées. L'entrée la plus spectaculaire qui soit dans la fédération étoilée. "Narva ! s'émerveille le chauffeur. Personne ne descend à Narva. Je ne saurais même pas vous dire le prix du billet." Dans le bus, dix-douze dames assoupies et deux enfants. Les vitres sont striées de pluie. "Disons 500 roubles."

Et l'on part sous un ciel gris, déjà protestant, berlinois, hanséatique, vers les difficultés finno-ougriennes et les diérèses vocaliques de l'Europe centrale, le long d'espaces rabotés par le vent et les guerres éclair. Une terre parfaite pour les généraux et les grandes manœuvres.

Arrivés au dernier village russe, nous décidons de descendre du car et de poursuivre à pied. Si les deux postes-frontières sont aussi proches qu'ils le semblent, passer à pied est la meilleure façon d'éviter les queues. De fait, le pont sur la Narva possède un couloir réservé aux piétons, qui, côté estonien, ont une entrée rien que pour eux. Nous marchons péniblement d'un château à l'autre, en compagnie de cyclistes et de vieilles dames chargées de sacs, de jeunes en blouson noir, de globe-trotters aventureux et de drôles de types sans bagages, les mains dans les poches et la cigarette au bec. Le retour en "Europe" est superbe : la Narva d'un vert intense écume vers la Baltique, les mouettes hurlent sur les tours du fort suédois. "Passport, s'il vous plaît."

La police estonienne est tatillonne et un tantinet agaçante, comme son homologue slovène : les nouveaux promus de l'UE sont ceux qui mettent le plus de zèle à appliquer les règles du club. Mais, à ma grande surprise, au-delà du poste-frontière, c'est encore la Russie. J'essaie péniblement de prononcer deux monosyllabes en estonien, mais les passants répondent en souriant "Don't understand", et je découvre ainsi que, dans toute l'Estonie orientale, le russe reste la lingua franca du fait de tous les ex-Soviétiques demeurés sur la Baltique. Sur les deux berges, j'entends les mêmes musiques slaves et, sous le pont, les pêcheurs du côté occidental et ceux de la rive orientale risquent d'em mêler leurs lignes s'ils les lancent trop loin.

On se croirait en Europe centrale. Les grands corbeaux noirs sont ceux des plaines polonaises et des Balkans. Nous rencontrons la première cigogne, le premier tilleul, le premier chêne, le premier maronnier. La ville ressemble à une grande pharmacie triste, et tout semble un peu toc : un pays de carillons, un Legoland peuplé de gnomes timides portés sur la bouteille.

Mais la plage sur la Baltique – à quinze kilomètres au nord de la ville de Narva – est venteuse et sauvage. Des dunes, un vent fort, et la mer qui gronde comme les chutes du Niagara. L'embouchure de la Narva, avec son phare, son radar et son dernier mirador surveillant la frontière est un lieu parfaitement littéraire. Il y a même un club nautique réservé aux Russes, avec de la musique turbofolk et des saucisses qui fument sur le barbecue. Chansons russes, menus russes, alphabet russe, beautés russes. La nomenclatura soviétique avait coutume de venir ici pour profiter de la Méditerranée du Nord.

Un jeune Estonien de Tallinn, invité à la fête, sourit de notre intérêt pour ce lieu : "La vraie Estonie est à l'ouest... Elle est plus ancienne... et plus moderne, aussi." Il n'arrive pas à comprendre le sens de notre voyage sur la frontière.



Nous dînons sur le fleuve, sans savoir comment nous allons descendre vers le sud le lendemain. Nous avons vu la gare de Narva, elle est vide comme une morgue. Il y a vingt ans, on pouvait lire sur le tableau des départs une centaine de destinations : Varsovie, Berlin, Prague. Aujourd'hui, c'est fini. Il ne passe que cinq trains par jour : deux pour Tallinn en provenance de Moscou, deux pour Saint-Petersbourg en provenance de Tallinn, et un qui part de Narva vers la capitale. Ce sont des liaisons est-ouest, et toutes – Dieu sait pourquoi – se font en pleine nuit. La journée, il n'y a que des cars, mais eux non plus ne suivent pas la direction de notre Europe "verticale". "Personne ne descend à Narva", avait dit le chauffeur du car de Saint-Petersbourg. Nous commençons à comprendre pourquoi.

AU PAYS DU PEUPLE MUET

"Je vais à Tartu, vers le sud. Vous voulez que je vous emmène ?" Alexandre Adamov, 45 ans, citoyen estonien de langue russe, nous voit nous débattre avec les horaires compliqués des cars affichés sur la place de

Narva et nous offre deux places dans son utilitaire. Nous filons à présent parmi des clairières parsemées d'énormes rochers, formés par les glaciers il y a des milliers d'années. C'est le paysage, vaguement breton, de l'ancienne Courlande.

Les voyages légers sont ainsi faits : les haltes engendrent des rencontres et les rencontres relancent l'aventure. Cela marche à tous les coups. Même ici, dans cette verte Estonie des hommes silencieux. Et c'est ainsi qu'au milieu des clairières s'amorce entre nous un dialogue qui vaut plus que le rapport de dix ambassades sur la situation de la frontière russo-balte, une des plus délicates de l'Union.

Comment sont les relations frontalières ? "Exécrables, dit Adamov. Surtout depuis l'histoire du monument au soldat inconnu russe de Tallinn. Il a été démolé en avril 2007. Une saloperie. Cela a foutu les Russes en rogne. Ils ont pris les corps et les ont rapatriés. Mais comment peut-on faire une chose pareille ? Ce n'est pas seulement un affront fait aux morts. L'Histoire, c'est l'Histoire." ▶



▶ Baignade en Lituanie.



▶ Un village de vieux-croyants au bord du lac Peipsi, en Estonie.

voyage

À LA LISIÈRE DE L'EUROPE

► Qu'est-ce qui a changé, depuis lors ? *"Tout. La frontière est devenue plus difficile. C'est la pire des trois Pays baltes. Il faut faire des jours de queue pour passer. Les Russes sont devenus ultrarigides. Personne ne l'écrit, mais tout le monde sait que c'est à cause de ce monument."*

Après une centaine de kilomètres, la frontière devient lac, l'immense Peipsi, bordé de villages de vieux-croyants, des orthodoxes qui ont fui vers l'ouest il y a plusieurs siècles pour échapper aux persécutions du tsar. Ce sont les amish du monde slave. Dans leurs petites églises de bois, ils conservent les anciennes traditions d'une Eglise séparée du pouvoir temporel, où les prêtres sont élus par le peuple. C'est un peuple de pêcheurs et de paysans. Leurs potagers, surplombés de spectaculaires nuages gris-bleu, sont la chose la plus magnifique que j'aie jamais vue.

LA SYNAGOGUE AUX DESTINS ALTERNÉS

C'est l'histoire d'une synagogue qui fut transformée un jour en écurie par des hommes bestiaux en uniforme. Les bêtes déclarèrent persona non grata les gens qui la peuplaient, les tuèrent et les enterrèrent dans les bois. Mais, un jour, l'écurie accueillit à nouveau des hommes pieux et devint un lieu de fête, de musique et de joie. Et puis, fatalement, le bâtiment est redevenu un jour un lieu de tristesse, le dernier refuge d'un couple déclaré à son tour indésirable par une Europe marâtre : Rita et Volodia, deux Russes âgés piégés en Lettonie par le jeu des frontières mouvantes, que j'ai rencontrés à Ludza, à quelques kilomètres de la dernière frontière de l'Union.

Dans la lumière jaune du soir, la petite ville se révèle être un shtetl parfait, avec, sur le sommet de la colline, une église catholique ressemblant à une meringue. Sur la place, une église russe délabrée. Pour clore le triangle, il manque la synagogue. Nous en trouvons très vite une, qui est à l'abandon. C'est un passant qui nous l'indique : à travers la fenêtre du rez-de-chaussée, on distingue des livres encore ouverts et les rouleaux de la Torah au milieu des débris et du verre cassé. Mais, un peu plus loin, il y a autre chose. Une maison mystérieuse, qui fait penser à un puzzle, comme si cinq ou six époques s'étaient superposées à l'extérieur et à l'intérieur des murs, en l'espace de quelques années seulement. Dans le potager, il y a une vieille dame qui bêche. Elle aussi est russe. *"Oui, ça aussi c'était une synagogue. Mais Hitler, en 1941, y fait mettre les chevaux de ses soldats. Tout le monde connaît la suite de l'histoire... Des milliers de Juifs assassinés dans les bois, et même ici, sur le lac. Nous, nous sommes arrivés en 1946, raconte Rita. Au début, les Juifs sont revenus en nombre – Dieu seul sait d'où. Aujourd'hui, il n'y en a presque plus. Soit ils sont morts, soit ils sont partis en Israël."*

Je lui demande où elle est née et quel est son nom. Elle sort son passeport, montre un tampon en langue lettone : *"Nepsilona Pase"*, puis, dessous, en anglais : *"Alien's Passport"*. Autrement dit, étranger, non-personne, quelqu'un qui n'a pas le droit de vote, pas même aux municipales. *"Que voulez-vous, je ne suis pas assez lettone, je ne suis plus russe et mon document d'origine était soviétique. Nous sommes des milliers dans ce cas, dans le pays. Il va falloir que nous passions un examen de langue et un autre de loyauté nationale, mais que voulez-vous, moi je suis trop vieille pour apprendre le lettone. Au début, cela me déprimait, mais aujourd'hui je m'en fiche."* Je sens que je suis au cœur du voyage. Tout est là : la slavité, les Juifs, le déracinement, la frontière. Et ce ciel lettone qui résume le nord et le sud de mon continent.

LES SURPRISES DE LA VILLE DES K

Haut perché sur ses jarrets sibériens antineige, le train Moscou-Kaliningrad file dans la lueur de l'aube. Pour y monter, j'ai dû montrer passeport, visa et billet à un policier ensommeillé, enfermé dans une guérite dans le passage souterrain de la gare de Vilnius, à la hauteur de la voie 10. La voie 10, la seule entourée de barrières et surveillée par des policiers. Sur les côtés, une double grille un peu plus longue que le train, formé d'une vingtaine de wagons éclairés. C'est un train russe qui se rend en Russie, mais Kaliningrad est une enclave séparée de la patrie par la Lituanie, c'est-à-dire par l'Union européenne. Il faut donc veiller à ce que personne ne fasse le malin et ne tente de descendre du train.

"Kaliningrad, gare de Kaliningrad, préparez-vous à descendre." Le conducteur du wagon passe récupérer les draps. Kaliningrad, fermée de tous côtés par la frontière avec l'Union européenne. Nous arrivons dans la ville des reclus.

Des sous-marins dans la pluie, des collines de sable et d'ambre, un ciel qui bout comme une marmite

■ L'auteur

Journaliste à *La Repubblica*, Paolo Rumiz (Trieste, 1947) effectue chaque été depuis 2001, seul ou en compagnie d'un dessinateur ou d'un photographe, un grand voyage dont il publie le récit par épisodes dans le quotidien. Il en a tiré des livres, dont *Tre uomini in bicicletta* (Trois hommes à vélo), avec le dessinateur Altan ; *Gerusalemme perduta* (Jérusalem perdue) et *Annibale. Un viaggio* (Hannibal. Un voyage), avec la photographe Monika Bulaj.

■ La photographe

Etablie en Italie, Monika Bulaj (Varsovie, 1966) est aussi écrivaine et documentariste. Parmi ses livres, *Rebecca e la pioggia* (Rebecca et la pluie) et *Genti di Dio. Viaggio nell'altra Europa* (Gens de Dieu. Voyage dans l'autre Europe). Son travail et celui de Paolo Rumiz sont exposés au Palais ducal de Gênes jusqu'au 30 août (palazzoducale.genova.it).

d'encre. A peine sommes-nous descendus du train que la ville des K laisse présager des visions fantastiques. Un couple âgé, d'une élégance raffinée – lui avec un nœud papillon, elle avec un chignon gris argent, tous deux vêtus de couleur crème –, qui disparaît à l'intérieur d'une énorme Volga noire. Des jeunes femmes au teint pâle qui passent dans le vent à grandes enjambées. Et l'horloge de la gare qui donne l'heure du Maître, l'heure de Moscou. On pourrait être à Monte-Carlo dans les années 1950, n'était ce ciel de violoniste sur le toit.

Quelle surprise ! L'île des reclus n'est pas du tout une épave désespérée de l'ère Khrouchtchev. Séparée de la mère Russie et entourée de toutes parts par le drapeau étoilé de l'Union européenne, elle ne manifeste aucun signe de claustrophobie malgré les brimades lituanienes, qui imposent un visa de transit – y compris aux Russes qui, pour s'y rendre par voie terrestre, traversent le territoire de l'UE sans descendre du train. Elle prend du bon temps, Kaliningrad, ville de prédilection de Poutine : c'est ici qu'il a rencontré son épouse, ici qu'il investit ses roubles, et ici qu'il est déterminé à jouer jusqu'au bout la carte d'une base militaire plantée au beau milieu de l'Occident.

La ville des K, disais-je. K comme Kant, le philosophe qui y est né. K comme König – autrement dit, le "roi" qui la fonda en terre prussienne sous le nom de Königsberg. K comme Kalinine, le premier nom qui vint à l'esprit des Russes lorsqu'ils rebaptisèrent la ville après la capitulation des Allemands, en 1944. K comme Kristina, aussi, une étudiante en relations internationales de 20 ans qui nous propose de dormir chez elle. Je suis stupéfait. Mes schémas mentaux ont volé en éclats. Je suis face à une Russie totalement occidentalisée. Mais le plus beau c'est que, pour Kristina, le problème n'est pas la frontière. C'est la spéculation immobilière, le pouvoir excessif des Moscovites, la drogue et la prostitution, le sida. K est convaincue que sa ville, si on lui laissait attirer des investisseurs, deviendrait une Suisse du Nord. Je comprends que cette ville hypercentrale du monde balte vit la frontière comme une ressource, avec la même joie effrontée que La Nouvelle-Orléans du temps de la Prohibition.

Nous prenons un tram en direction du centre, le premier qui passe, et nous descendons au marché, un endroit populaire où Kristina ne met jamais les pieds. Un marché immense où se concentre toute l'ex-URSS. Des abricots ouzbeks vendus par des Ouzbeks ; du miel kazakh vendu par des Kazakhs ; du poisson fumé de la Baltique en provenance de Saint-Petersbourg. Une foule de paysans avec des myrtilles et des groseilles. Sur des étals, à côté des saucisses, on trouve toutes sortes de remèdes magiques



► Sur le port de Kaliningrad, enclave russe encerclée par l'UE.



► A Varsovie, on se sent déjà en Occident.



► Rita, Volodia et leur neveu dans leur maison-synagogue à Ludza, en Lettonie.

contre la tuberculose ou la vieillesse dans des bocaux de verre – graisse d'ours, de blaireau ou même de chien.

Les distributeurs automatiques de billets ne délivrent pas que des roubles, mais aussi des dollars, en petites et grosses coupures. Des limousines noires de dix à douze mètres de long aux vitres teintées emmènent à la mairie des mariées en robe blanche et des hommes en costume crème. Les femmes sont toutes très belles. Quant aux hommes, ils sont de deux types : des businessmen d'une quarantaine d'années, carrures de boxeurs et affreux gardes du corps, ou bien des jeunes, sveltes et pleins d'une ardeur inconnue en Occident.

DANS LE TRAIN DES CONTREBANDIERS

Je vais à la gare acheter deux billets pour Varsovie. La guichetière prodigue une foule de conseils à l'étranger balbutiant que je suis : *"Le départ est à 18 h 30, mais c'est l'heure de Moscou ; donc, il faut que vous soyez là à 17 h 30."* Et puis, avec un regard maternel : *"N'oubliez pas les pasports ; le train partira voie 6."*

Quand je le vois, je n'en crois pas mes yeux : le train pour la Pologne stationné voie 6, le Kaliningrad-Gdynia-Berlin, avec correspondance à Malbork pour Varsovie, n'est pas l'une de ces rames interminables à bord desquelles j'ai traversé la toundra et la taïga pour arriver sur la Baltique. C'est une sorte de micheline à moitié vide, qui s'élance presque aussitôt vers les dunes de la côte en émettant des bruits terrifiants : aboiements, hullements, grincements, barrissements de trombone. On dirait un concert de spectres, un hurlement de trépassés qui traverse des champs immenses, frôle des gares de marchandises, des montagnes de charbon, des barbelés, des miradors, des projecteurs, des postes de contrôle, et semble nous emmener au bout du monde.

Je mets du temps à me rendre compte que c'est un train de contrebandiers de petit calibre. Mais quand nous arrivons à la gare de Braniewo, en briques rouges tout ce qu'il y a de plus prussien, et que la douane polonaise fait irruption dans le wagon pour démonter, à l'aide d'un tournevis électrique, les cloisons au-dessus du porte-bagages et les sièges des voyageurs, je comprends que c'est du sérieux. Ce n'est pas un simple contrôle de douane : c'est un affrontement de cultures. Les cheminots russes et les douaniers polonais connaissent parfaitement la langue de l'autre mais se gardent

bien de la parler. Ils savent peut-être que, sur le "mur" de l'Europe unie, une comédie se joue aux dépens des voleurs de poules qui laisse impunie la mafia la plus dangereuse du monde.

Entre-temps, tandis qu'apparaissent des cartouches de cigarettes jusque sous mon siège, commence la confiscation des produits alimentaires. Toutes les denrées qui ne sont pas fabriquées dans l'UE sont considérées comme "impures" : sandwiches, jambon, biscuits et saucisson faits maison doivent être mangés sur place, ou jetés dans une benne hors du train. Naturellement, on mange tout ce que l'on peut, et le wagon se transforme en un pique-nique fébrile auquel les Russes m'invitent pour ne pas jeter leur nourriture. Des odeurs d'oignon et de fromage, des bruits de papier qu'on déplie et de mastication emplissent le train. Les militaires polonais accomplissent cette partie odieuse de leur métier avec un professionnalisme aseptique. Pas d'insultes, du moins, comme quand arrivent les Albanais en Italie, traités comme des bêtes de somme.

"Madame, le saucisson", insiste une jeune femme en uniforme auprès d'une Moscovite qui ne se résout pas à abandonner son trésor. *"Je vous en prie, j'arrive de Moscou, je ne le ferai plus jamais... Laissez-m'en au moins la moitié. — Je ne peux pas, Madame. — Si vous saviez comme il est bon, vous n'en avez pas d'aussi bons chez vous. C'est le meilleur et le plus cher."*

Elle sort de son gros sac une chose énorme, 3 kilos au moins, avec une odeur d'ail abominable. *"D'accord, je vous le donne. — Madame, je n'ai pas le droit d'y toucher, vous devez le jeter vous-même."* La Russe se lève et sort, escortée, jusqu'à la poubelle de la honte. Bienvenue à Euroland, mesdames et messieurs.

Cela fait quatre-vingt-dix minutes que le train est arrêté, pour quelques cartouches de cigarettes et deux saucissons. Apparemment, c'est chaque fois la même chose. Un des passagers, un Polonais, est appréhendé par la police, qui le fait descendre. Il est relâché un peu plus tard et remonte à bord.

On repart dans la soirée, dans une campagne parsemée de nouveaux toponymes, inventés en 1945, après la défaite d'Hitler, pour dissimuler l'âme prussienne des lieux. Des vaches paissent dans une brume bleutée ; dans le ciel rose, des nids de cigognes. Plus rien n'indique que des millions d'Allemands ont été

contraints de quitter cette région, et ont été remplacés par d'autres, des Polonais chassés de l'Est profond, de terres aujourd'hui biélorusses, lituaniennes et ukrainiennes, dans une double déportation vers l'Occident.

Survient alors l'incroyable : le passager arrêté puis relâché à Braniewo se met à ouvrir un à un les rembourrages des fauteuils qui n'ont pas été inspectés, il en extrait rapidement les cartouches de cigarettes rescapées et les met dans son sac. Comme ça, au vu et au su de tous. En Italie, on l'aurait lynché sur place. Ici, personne ne bouge. Les passagers, gavés comme des oies, malmenés par la confiscation d'aliments et punis de ce fait par un retard apocalyptique, se montrent solidaires du voleur de poules, qui, lui aussi, le pauvre, a une famille à nourrir. *"Excusez-moi, vous pouvez vous lever un instant que je regarde là-dessous."* De sous mon fauteuil aussi, il sort des cartouches de blondes king size. Pendant ce temps, le train passe la Vistule dans un fracas de ferraille, devant le château sévère de Malbork, avant-poste teutonique dans la brume du Nord.

À VARSOVIE, LE TEMPS S'ACCÉLÈRE

Impitoyable avec les voleurs de poules, la frontière de l'Union devient soudain poreuse pour les brigands, les bandits et les escrocs de haut vol. C'est ce que je constate à Varsovie, après l'aventure surréelle du train de Kaliningrad.

En Pologne, l'Europe de l'Ouest me donne la bienvenue avec une série de désagréments. Le sac sur mon dos âgé devient objet de commisération voilée, les échanges dans le train diminuent sensiblement, l'indifférence et l'ennui augmentent. Mais, surtout, le temps s'accélère.

La seule chose qui me console, c'est le monde qu'il y a dans les librairies. Pour le reste, la ville que j'ai visitée tant de fois me semble subitement pleine de néant. Des bermudas, des glaces, des pizzas, une place envahie d'ours colorés en carton-pâte, debout, les pattes en l'air, comme des demeurés. Après une seule journée dans une capitale de l'Occident, je suis déjà exténué.

Paolo Rumiz

LA SEMAINE PROCHAINE ①②③④
De Varsovie aux Carpates



► Le cimetière juif de Grodno, en Biélorussie. Couvertes de lichens gris et jaune moutarde, les tombes ornées de l'étoile de David émergent de la végétation comme des menhirs.

À LA LISIÈRE DE L'EUROPE

L'écrivain voyageur Paolo Rumiz a parcouru 7 000 kilomètres en compagnie de la photographe Monika Bulaj – du nord au sud, de l'océan Arctique à la mer Noire – à la découverte de la frontière orientale de l'Union européenne. Il traverse à présent la Biélorussie et s'enfonce en Ukraine jusqu'à la ligne noire des Carpates.

LA REPUBBLICA (extraits)

Rome

A BORD DU TRAIN BIALYSTOK-GRODNO

Au guichet de Warszawa Centralna, j'attends le train pour la Biélorussie. Avec mon petit sac à dos de 6 kilos, je me sens à nouveau euphorique. Dans la gare, même les Polonais me semblent différents et plus intéressants que ceux que j'ai vus en ville. L'aventure recommence. Même le nom du train est propice : *Niemen*, comme l'un des grands fleuves de l'Europe du milieu, le plus mythique peut-être. C'est le fleuve que Napoléon avait franchi au début de sa funeste campagne de Russie. A Bialystok, le terminus sur la frontière, on poursuit à travers la Biélorussie avec un petit train omnibus bourré à craquer de femmes chargées de paquets de toutes sortes. Je n'avais pas vu pareille scène depuis les années 1970, à l'époque où les Yougoslaves repartaient de Trieste chargés de jeans. C'est la pagaille. "*Tania, aide-moi*" : un boîtier de DVD disparaît dans un soutien-gorge. "*Natacha, donne-moi un coup de main*" : un rouleau de scotch fait le tour d'une cuisse pour attacher deux iPod en guise de jarrettière. Si le Kaliningrad-Berlin s'était transformé en aire de pique-nique à cause de la douane, le Bialystok-Grodno devient une cabine d'essayage, pour les mêmes raisons. Côté acoustique dominant les zips

des fermetures Eclair des quatre ou cinq vêtements superposés sur les hanches féminines, le bruit du scotch qu'on déchire, le froissement des emballages de cellophane qu'on enlève. Des centaines de CD disparaissent dans de vieux livres ; des tennis flambant neufs se remplissent de délicats pieds féminins. Les femmes bien en chair sont une minorité : la contrebande est dominée par les maigres, qui ont davantage d'espace utile sous leurs jupes et sous leurs vestes.

Le train s'ébranle, très lentement, vers les barbelés biélorusses. A bord, la frénésie ne fait qu'augmenter. Des sourires complices, des soupirs de soulagement, les dernières vérifications sous les jupes et les vestes ; puis on s'asperge de déodorant, pour cacher l'odeur de neuf – dernière touche de professionnalisme clandestin.

ÉPISODE

①②③④

J'offre des cerises, les contrebandières acceptent et se mettent à manger ostensiblement pendant que la police contrôle les passeports. C'est encore une opération de camouflage : manger prouve qu'on a la conscience tranquille. Le train ralentit dans un bruit de ferraille en arrivant en gare de Grodno. Le contrôle des bagages, visiblement, se fera à quai. J'ai à peine le temps de me lever que les portes s'ouvrent : les femmes encombrées de sacs à provisions, entravées dans leurs mouvements par leurs pantalons farcis de marchandises et par leurs trois couches de vêtements,

piquent un sprint et franchissent en une poignée de secondes, sous les yeux des agents, l'espace entre la voie et la douane. Personne n'a l'air de s'étonner, mais moi je suis sidéré. Je n'ai jamais vu des gens voler de la sorte, sauf dans les tableaux de Chagall. Je me demande à quoi sert toute cette précipitation. Peut-être à arriver la première avec la marchandise dans la rue. Peut-être à reprendre aussitôt un train pour la Pologne, ou bien à éviter les contrôles les plus fastidieux, qui ont souvent lieu à la fin. Mais il n'y a plus personne à qui poser la question.

Je passe la douane bon dernier avec mon visa de touriste. J'explique que, d'accord, je suis journaliste, mais que je voyage avec les gens. L'agent comprend au quart de tour : un homme en train avec un sac à dos ne peut pas chercher les embrouilles.

CE PAYS N'EST PAS FAIT POUR LES VIEUX

Le courant vert foncé du Niemen cherche son chemin sous un ciel orangé. Je le regarde, ébahi par la quiétude qui en émane entre les collines boisées de Grodno, vieille ville d'églises et de synagogues, dans le nord-ouest de la Biélorussie, aux confins de la Pologne. Le Niemen, avec son nom de berceuse, est la porte d'entrée d'un labyrinthe aquatique qui mène vers d'autres rivières légendaires de l'Europe du milieu : Boug, Dniestr, Berezina. Je suis impressionné par la régula-

rité de ces cours d'eau, qui ne prennent leur source dans aucune montagne, qui gèlent l'hiver, vagabondent en fabuleux méandres et choisissent de se jeter dans la mer Baltique ou dans la mer Noire pour une question de quelques centimètres seulement.

Le premier contact avec le dernier pays communiste d'Europe est rassurant : un vert intense domine toutes choses, un paysage agricole ponctué de maisons en bois très bien conservées, des oies en liberté autour des villages. Rien ne laisse penser que Tchernobyl est à deux pas. Et puis cette Grodno, polonaise jusqu'en 1939, ville-vitrine à la propreté tout autrichienne, actuellement en pleine rénovation, baroque comme Vilnius et l'ancienne Bialystok, pleine de jeunes, de très belles femmes et d'hirondelles descendant en piqué.

Assez vite, toutefois, je sens qu'il y a quelque chose qui cloche. Un médecin qui exerce à l'hôpital gagne 150 dollars par mois [105 euros], alors que les prix des vêtements dans les magasins et des menus dans les restaurants sont plus élevés qu'en Pologne. A la gare, on m'a donné pour 100 euros une épaisse liasse de billets. Voyant ma stupéfaction, un chauffeur de taxi m'a dit : "Bienvenue dans le pays des millionnaires." Je n'avais jamais vu de billets avec autant de zéros depuis l'époque de la guerre en Yougoslavie.

Dans le train, en venant de Pologne, j'ai lu que le pays est dans la dèche et que, l'hiver prochain, il ne pourra plus se payer le gaz de Poutine. Mais, alors, d'où vient l'argent pour tous ces chantiers de rénovation ? Qui a pu financer cette gigantesque opération immobilière ? "Le Gospodarstvo", disent les gens, autrement dit l'Etat. Et, quand je demande comment ils ont fait pour trouver tout cet argent, on me répond : "C'est simple : ceux qui travaillent ne sont pas payés, et ceux qui ne travaillent pas se paient du bon temps."

Le plus frappant, c'est qu'à 19 heures la population adulte disparaît. Dans la rue, sur les places, sur les bancs publics, sur les berges du Niémen, il n'y a que des jeunes avec des paquets de chips et des canettes de bière à la main. Je ne sais pas avec qui parler, il n'y a personne qui ait l'air de pouvoir m'éclairer sur l'histoire du lieu. Je tombe sur un groupe de jeunes qui font tourner un narguilé, assis sur l'herbe au coucher du soleil. Ils me disent : "Grodno, ce n'est pas comme Minsk, c'est une vraie ville, ancienne, avec une histoire", et c'est pour ça qu'ils l'aiment. Ils me montrent la synagogue illuminée par les derniers rayons du soleil, et, de l'autre côté du fleuve, l'église Saints-Boris-et-Gleb, vieille de presque un millénaire.

Après avoir passé une heure à explorer le centre, je constate que je suis la personne la plus âgée circulant



dans les rues et, sur le mode de l'autodérision, j'imagine qu'à Grodno et peut-être dans toute la Biélorussie, une mystérieuse "extermination des sexagénaires" est en cours, comme si la fièvre jaune ou la grippe espagnole étaient en train de décimer la population âgée. Je sens obscurément que je suis dans un pays en équilibre instable, vulnérable, tiraillé entre vieux communisme, capitalisme sauvage et une civilisation agricole millénaire encore ingénue, en danger d'extinction.

Le lendemain matin, je me retrouve dans une synagogue pour l'office du shabbat avec dix rescapés d'une communauté autrefois très importante. Je me rends compte du vide qui s'est créé, un vide dont les Juifs ne sont que l'expression la plus criante. Polonais, Lituanais, Allemands, Ukrainiens et Arméniens ont eux aussi disparu. Un siècle de pogroms, de déportations et d'exterminations a simplifié ethniquement l'Europe centrale et arraché à ses peuples leur ciment transnational.

Il y avait dix-sept synagogues à Grodno, il n'en reste qu'une. De l'autre côté du fleuve se trouve un vieux cimetière juif : immense, envahi par les ronces, dévasté par les racines des bouleaux. Pour entrer, nous escaladons un mur délabré recouvert d'orties. Poliakov Abram Lazarevitch, Rosenzweig David Bulfovitch... Couvertes de lichens gris et jaune moutarde, les tombes ornées de l'étoile de David émergent de la végétation comme des menhirs. Certaines ont une étoile rouge. Tout est baigné par la lumière rougeoyante du soir. Des milliers de morts – ils ne sont que la minorité, les autres ont fini en fumée dans les camps.

Dans les buissons, une femme en robe coquelicot balaie une tombe. Elle est accompagnée d'un enfant qui l'aide. Un peu plus loin, un homme coupe les ronces. La dame en rouge s'appelle Lilia et raconte une histoire extraordinaire : "Mon mari et moi sommes orthodoxes, mais nous avons adopté ce lieu. Depuis que nous sommes à la retraite, tous les jours nous nettoyons ▶



▶ Cap sur l'Ukraine à travers la campagne biélorusse, à bord du train Baranavitchy-Lviv.



▶ Le soir, les adultes disparaissent de Grodno. Au fond, la seule synagogue restante, sur les dix-sept que comptait la ville.

voyage

À LA LISIÈRE DE L'EUROPE

► une tombe. J'habite la maison là-bas au fond, à côté du mur d'enceinte et je me bats depuis des années pour que ce lieu ne se dégrade pas. Je connais beaucoup de ceux qui habitent ici." Elle dit "habitent" parce qu'elle en parle comme s'ils étaient encore en vie. "J'aime les Juifs, poursuit Lilia. Ce sont des gens extraordinaires. Il y en a tellement qui sont morts, et tellement qui sont partis. Il y a eu un grand exode dans les années 1990, et maintenant on se sent beaucoup plus seuls."

Nous retournons en ville. La lune s'est levée au-dessus du Niémen. Devant l'église de la Mère-de-Dieu, à la fin de l'office, des femmes portant un foulard sur la tête sortent en grand tumulte, au milieu des cierges allumés, à toute vitesse comme pour mieux prendre leur élan avant la pirouette finale, qui consiste à s'incliner puis à lever la main droite pour faire le signe de croix orthodoxe.

BACCHANALES DE PROVINCE

Des champs infinis, du givre comme de la neige en contre-jour, et puis de la terre, de la terre et tellement de céréales qu'on pourrait plonger et nager dedans. Des espaces à faire tourner la tête à n'importe quel paysan ou à tout général en veine de conquête. Biélorussie, cœur vert de l'Europe. Une route à quatre voies, vide comme une piste d'atterrissage, sans virages mais tout en montées et descentes, coupe le pays en deux.

Il y a dans la forêt une très haute statue de Staline, dernier totem d'une tribu éteinte. Dans un bois, deux filles superbes en bikini marchent pieds nus, des paniers de fraises à la main. A Zaloudok commence le tchernoziom, la légendaire terre noire qui s'étend jusqu'au Don. Des barques échouées. Le Niémen. Deux types d'allure misérable pêchent dans le fleuve. Ils tirent sur leur cigarette à s'en brûler les lèvres. Nous essayons de rompre la glace, mais ils sont soupçonneux comme des loutres. Non, décidément, ce n'est pas la Russie. Les gens nous évitent, ont peur. Avec 450 000 policiers pour 10 millions d'habitants, la Biélorussie est un pays apeuré.

Trois cochons dans un enclos. Ils ne puent pas comme les nôtres. Sans les aliments des multinationales, la merde n'est pas la même. "Comment ça va ? demandé-je à une dame dans son potager. — Bien. Sauf que les hommes tombent comme des mouches." Elle ne dit pas que c'est à cause de l'alcool. Elle ne dit pas que c'est pour cela que les femmes fuient en masse vers l'Ouest.

La campagne me captive. Tchernobyl est à 200 kilomètres, mais semble très lointaine. A Karelitchy, les paysans traient leurs vaches en plein air, au milieu

des champs. Ils nous invitent à rester jusqu'au lendemain pour le marché aux cochons. A Mir, un concert rock est sur le point de commencer : des bandes de jeunes filles arrivent de partout. Mais où sont les hommes ? Les vieux disparaissent à la tombée du jour. Comme à Grodno, le couvre-feu ne s'applique qu'aux adultes.

A l'hôtel *Gorizont* ("Horizon") de Baranavitchy, d'où nous prendrons le train le lendemain à l'aube, je m'aperçois que je suis le seul homme dans la salle de restaurant. D'un côté, une table de belles quadragénaires qui fêtent peut-être le vingtième anniversaire de leur bac. De l'autre, un groupe de coiffeuses fraîchement émoulues de leur école qui arrosent leur diplôme. Elles ont des talons vertigineux, des minijupes, des minishorts, du tulle de mariée bleu ciel, des bodys aux motifs léopard. Elles sont entrées toutes en même temps, à la queue leu leu, en marchant à grandes foulées, comme dans un défilé de mode. Elles posent des bouteilles de vodka sur la table, où se trouvent déjà des saucisses, des cornichons et des tomates. Puis elles se mettent à danser. L'orchestre attaque une samba et les coiffeuses se déchainent. Elles transpirent, elles se donnent à fond, elles sont heureuses d'être entre femmes. Elles n'ont aucun besoin des mâles. De temps à autre, deux ou trois hommes passent la tête par une porte sur le côté. Des gros lards au regard vitreux, déjà bien éméchés, avec des chaussures crème ou gris souris et des chaussettes blanches, tout droit sortis de l'époque stalinienne. Ils n'osent pas s'approcher de la bacchanale et sortent en titubant.

La place est pleine de jeunes qui bivouaquent. Des gamines de 12 ans très fardées juchées sur de hauts talons. Un orage éclate et une obscurité de catacombes descend sur Baranavitchy ; les réverbères sont déjà éteints pour économiser de l'énergie. Pauvre pays,

■ L'auteur

Journaliste à *La Repubblica*, Paolo Rumiz (Trieste, 1947) effectue chaque été depuis 2001, seul ou en compagnie d'un dessinateur ou d'un photographe, un grand voyage dont il publie le récit par épisodes dans le quotidien. Il en a tiré des livres, dont *Tre uomini in bicicletta* (Trois hommes à vélo), avec le dessinateur Altan ; *Gerusalemme perduta* (Jérusalem perdue) et *Annibale. Un viaggio* (Hannibal. Un voyage), avec la photographe Monika Bulaj.

■ La photographe

Etablie en Italie, Monika Bulaj (Varsovie, 1966) est aussi écrivaine et documentariste. Parmi ses livres, *Rebecca e la pioggia* (Rebecca et la pluie) et *Genti di Dio. Viaggio nell'altra Europa* (Gens de Dieu. Voyage dans l'autre Europe). Son travail et celui de Paolo Rumiz sont exposés au Palais ducal de Gênes jusqu'au 30 août (palazzoducale.genova.it).

j'ai peur qu'il se vende à bas prix au premier venu. Nous nous enfuyons dans la nuit noire vers la gare centrale, qui nous attend au milieu des éclairs : le train de Saint-Petersbourg pour Lviv est arrêté sous la pluie.

Pluie et marais. Pendant trois heures, le train éclairé avance comme un sous-marin dans un monde aquatique. Le paysage est tellement monotone que l'on peut aisément rater sa gare. C'est ce qui arrive à une femme accompagnée d'un enfant. Elle crie, désespérée : "Quel malheur, quel malheur !" tandis que tout le wagon rit de bon cœur. Nous traversons le pont sur la rivière Pripiat, centre de la Polésie, terre natale du plus grand reporter de la seconde moitié du XX^e siècle, Ryszard Kapuscinski. La parure nuageuse du ciel se simplifie. Les bulles d'encre au nord ont disparu et le ciel est à présent fait de vapeurs blanches. Le soleil apparaît, les marais et les lacs étincellent comme du zinc. A l'ouest, une zébrure bleu pervenche. La frontière.

La police ukrainienne porte une chemise blanche et un parfum de lavande. Arrive une imposante marchande de poupées et d'ours en peluche, qui déborde de graisse et de jouets. "Ah, voilà notre Tsigane", rigole le contrôleur, pendant que le train s'emplit d'une musique aux accents serbes. Les jacassements augmentent de volume ; la convivialité slave – mise en sourdine en Biélorussie – explose à nouveau. Quelle métamorphose ! Montent à bord du train des hommes moins méfiants et des femmes plus fortes, au teint hâlé comme des travailleuses des champs. Le train se dirige vers le sud-ouest, vers Lviv, dans un monde plus énergique, plus solaire, plus tsigane. La langue se fait plus modulée, plus musicale. Des champs immenses avec des chevaux, comme dans un film soviétique des années 1950. Une femme monte à Brody, une blonde au profil grec qui semble à peine descendue de cheval. Elle a quelque chose de sauvage dans le regard.

L'ÂME OUVERTE DES CARPATES

L'autocar pour le Sud danse la tarentelle, mais le chauffeur est un gros bonhomme jovial qui accélère sur les nids-de-poule parce que c'est le seul moyen de les franchir. C'est dans cette atmosphère de tremblement de terre que surgit la Vision. Par-delà la foule des passagers qui discutent, les champs de blé, les villages, les drapeaux ukrainiens jaune et bleu qui flottent au vent, je vois se dessiner une ligne sombre, de la largeur de l'horizon, régulière comme une lame déferlante après le reflux du ressac. Des montagnes. La ligne noire des Carpates. Les Carpates se dressent là comme un barrage, après des milliers de kilomètres effectués au niveau de la mer, parmi des collines aux



► Dans une église orthodoxe, près de la source du Dniestr.



► Un village dans les alentours de Tourka, dans les Carpates ukrainiennes.



► En route vers la Podolie, une des grandes régions historiques d'Europe, dans le sud-ouest de l'Ukraine.

pententes douces, des dunes de sable, des forêts et des clairières sans fin. Avoir une limite terrestre à laquelle s'agripper m'emplit soudain de joie.

Devant la gare de Lviv-Lvov, je monte dans le premier car en direction des Carpates, pour aller me fourrer dans ce "nœud" de frontières où la Pologne, la Slovaquie, la Hongrie, la Roumanie et l'Ukraine se touchent. Si je m'étais arrêté à Lviv, je me serais perdu. Trop de séductions dans cette ville-bazar, gothique, slave et juive, si nordique pour ceux qui viennent du Sud, si méridionale pour ceux qui viennent du Nord.

Le car commence son ascension, emprunte le premier tunnel du voyage, franchit le Dniestr tout juste naissant et tout change à nouveau. Le laisser-aller ukrainien disparaît en même temps que la plaine ; surgissent alors des vallées d'une propreté alpine, avec des églises en bois aux toits en pagode. Une autre frontière : Tourka. La Pologne est à deux pas, mais la frontière est infranchissable. Dans ces montagnes, m'a-t-on dit à Varsovie, on croise tout au plus la mafia tchétchène.

Le lendemain de notre arrivée, on nous emmène dans une église en bois près des sources du Dniestr. Elle craque, suffoque, souffle et résonne comme la carène d'un bateau. Le pope chante le *Notre Père* sur deux notes seulement, répète à l'infini le mot *gospodi* – Seigneur – et les femmes répondent en chœur. Des cierges autour des icônes, des enfants en chemise blanche, sérieux comme des soldats.

UNE AUTOMOTRICE CHEZ LES VAMPIRES

Sur la chaîne de montagnes où vivent les vampires, les trains locaux vont et viennent, avec des terminus aléatoires et des correspondances inexistantes. Surtout en Ukraine. Mais c'est cela qui est beau, justement. Impossible de comprendre les Carpates sans le rythme syncopé de ce petit train électrique nommé *Elektrichna*.

Le train mord la pente. Une mamie, pieds nus dans le pré, le salue en agitant son mouchoir. Des montagnards descendent des villages en courant pour l'attraper. Les banquettes de l'*Elektrichna* sont en bois, il transporte des enfants, des douaniers, des amoureux, des paysans. Il siffle, tremble, crisse, miaule, s'enroule sur lui-même, il flirte avec la Pologne et la

Slovaquie. A travers les vitres, on aperçoit les guérites et les barbelés de Schengen, aussi infranchissables que les soviétiques. A Miniova, la gare est une maisonnette située à trois mètres des fils barbelés. Derrière, on aperçoit un monde lilliputien de maisonnettes, de cheminées, d'hommes, de vaches et de tunnels, comme dans les maquettes des trains électriques. Et, partout, des gens en train de faucher les blés.

Sur la porte coulissante du wagon, une affiche : sous une paire de lunettes dans laquelle se reflètent deux enfants en pleurs, il est écrit : "*Ne regarde pas le travail à l'étranger avec des lunettes roses.*" C'est le premier signal d'un pays tragiquement dépeuplé par l'émigration. Mais on descend déjà sur Oujgorod, vers la Hongrie, dans une forêt humide chargée de vapeur, envahie d'impitoyables moustiques microscopiques. C'est déjà la Pannonie, avec les petits hommes de la grande plaine. Les visages dans le train ont de nouveau changé : moins beaux, plus disgracieux. C'est le monde des Ruthènes, une autre minorité qui relève la tête après les années d'harmonisation soviétique.

La gare d'Oujgorod est un petit bijou, avec, à l'intérieur, un mausolée à la mémoire d'un homme illustre assassiné : Heorhiy Kirpa, ancien ministre des Transports ukrainien, "*suicidé*", dit-on ici, par les prouesses en 2004. Au milieu de la salle d'attente, trône une vitrine contenant les habits du martyr et des panneaux relatant son histoire. L'hostilité à l'égard de Moscou est palpable. Au guichet n° 5, une furie refuse de répondre dans la langue que j'utilise depuis un mois sans problème, même dans les républiques baltes. Je l'envoie balader dans mon meilleur anglais et je passe au guichet n° 3.

Le lendemain, nouveau train, en direction de Tchop, à la frontière avec la Slovaquie et la Hongrie. Tchop n'est pas une ville, mais un gigantesque terminal plein de brume, de pylônes à haute tension, de gazoducs, de voies enchevêtrées, de trains de marchandises immobiles et luisants de pluie. Un paysage désolé de rampes, de hangars, de chariots entrelacés de ronces avec, au-dessus, une forêt de fils électriques. La digue de la Tisza est à deux ou trois cents

mètres à peine, tapissée de hautes fleurs jaunes à longue tige.

Nous nous dirigeons vers l'est. Le soleil se lève, des collines plantées de vigne font leur apparition, la vallée commence et surgit le plus légendaire des affluents du Danube, solitaire et sauvage. A Khoust, je découvre que le train ne va pas plus loin : la vieille ligne autrichienne passe pendant cinquante kilomètres environ sur le versant roumain du fleuve. La fragmentation du monde soviétique, puis le mur de la forteresse Europe ont détruit une bonne partie des anciennes liaisons transnationales. Pour continuer, je n'ai d'autre choix que le car, ou la voiture avec chauffeur, dont les prix sont plus raisonnables qu'en Biélorussie.

Nous montons donc dans la voiture de Mikhaïl, ancien ingénieur du bâtiment qui a derrière lui des années d'émigration. La vallée est riche et magnifique, pleine de maisons d'émigrants qui ont réussi ; mais ce sont des constructions hideuses, des châteaux médiévaux aux tourelles couvertes de tuiles en plastique bleu. Le modèle esthétique de l'Ukraine indépendante, c'est Disneyland. La connaissance séculaire des matériaux a disparu, tout comme l'identité du lieu. Sur l'autre rive, roumaine, la merveille du Maramures, avec ses églises de bois, ses cimetières décorés d'anges rieurs. Mais il n'est pas possible d'y aller. La frontière de Teresva est fermée depuis 2006. Mais c'est de la comédie, dit Mikhaïl, car même ici les contrebandiers vont et viennent à leur guise.

Nous poursuivons vers le nord. Les deux rives sont à présent en Ukraine. Et c'est en ce point même [dans le village de Dilove], perfidement situé en dehors de l'UE, qu'une vieille borne autrichienne marque ce que les géographes de la fin du XIX^e siècle avaient identifié comme étant le centre de l'Europe. Une façon de dire que le cœur du continent battait dans le vieil empire, et ne bat pas dans l'Union, qui reste retranchée dans sa moitié occidentale, craignant d'avancer vers l'Est.

Paolo Rumiz

LE 20 AOÛT ①②③④
De Dilove à Istanbul



Photos Monika Bulaj

► Viktor et Liuba savourent la fraîcheur du soir dans leur pré, à Kamenets-Podolski.

À LA LISIÈRE DE L'EUROPE

L'écrivain-voyageur Paolo Rumiz a parcouru 7 000 kilomètres en compagnie de la photographe Monika Bulaj – du nord au sud, de l'océan Arctique à la mer Noire – à la découverte de la frontière orientale de l'Union européenne. Dans ce dernier épisode, il traverse le sud-ouest de l'Ukraine jusqu'à Odessa, où il embarque pour sa destination finale, Istanbul.

LA REPUBBLICA (extraits)

Rome

LA FACE VIOLENTE DE L'UKRAINE

La-la-laaa/Elle ne nous portera pas bonheur/Cette nuit volée...” La descente des Carpates vers la plaine qui mène à la mer Noire commence dans un car plein de paysannes endormies et d'enfants angéliques, avec le *Notre Père* imprimé en gros caractères cyrilliques au-dessus du nécessaire à pharmacie et une musique slave à vous tuer de nostalgie. “Tu ne peux construire/Ton bonheur/Sur la douleur des autres...”

Commencent de longues et douces vallées, parallèles les unes aux autres, séparées par de petits cours d'eau et où dominent le jaune des épis de blé, le blanc des cigognes et le rouge des coquelicots. Dans les nuages brûlants de poussière, les gares routières deviennent des caravansérails. Celle de Kolomyia ressemble à une marguerite, avec ses kiosques figurant des pétales et ses quais qui partent dans toutes les directions. Au centre, un parfum irrésistible de *bureki*, les feuilletés au fromage typiques des Balkans.

Mais la merveille des merveilles, c'est la gare routière de Tchernivtsi, jadis Czernowitz, phare de la culture yiddish, capitale mondiale de la musique klezmer. Autour de l'esplanade où ronflent les ventilateurs de

centaines d'autocars se tient un immense marché qui fourmille de monde et ressemble à une marmite géante avec ses kiosques où mijote le *zourek* fumant (la soupe locale). Les étals croulent sous des montagnes de poivrons, d'oignons et de poulets en provenance de la vallée du Prout, la rivière qui marque la frontière entre la Roumanie et la Moldavie.

A l'arrivée, le car se vide d'un coup dans la chaleur de midi. Pris d'une soudaine frénésie, les passagers bondissent hors du bus comme si chacun d'entre eux savait parfaitement où aller et quoi acheter. Tchernivtsi est un carrefour de cultures, de nourritures et de musiques peuplé de gens doux et en paix avec le monde. Au milieu des marchands et des poules, un pope se promène bras dessus bras dessous avec son épouse. Lui, la mine réjouie, en tunique gris-jaune, avec une queue de cheval, une barbe et un gilet noir ; elle, radieuse, avec une longue jupe stricte et un corsage coquet à manches longues. Tout

autour, des bouchers cosaques aux moustaches tombantes, de robustes paysannes moldaves, des Roumaines vociférant parmi les tresses d'oignons, des hommes osseux venus des Carpates avec des corbeilles remplies d'herbes des montagnes. Dans tout ce grand remue-ménage, il ne manque que le Juif hassidique, avec son chapeau noir à larges bords, sa redingote et ses papillotes lui tombant sur les épaules. Il n'est plus

là. Mais il reste quelque chose de lui dans l'air, une douceur très particulière qui imprègne le marché.

A Tchernivtsi, nous sommes censés prendre le train qui passe par la Moldavie, afin de rejoindre Odessa. Mais les horaires sont impossibles et nous risquons de rater le ferry pour Istanbul. Après la chute de l'URSS, les liaisons ferroviaires se sont brisées et les correspondances entre un train et un autre découvriraient le plus obstiné des voyageurs lents. Seul le car relie encore les parties de l'ex-empire ; alors nous cherchons celui qui va à Kamenets-Podolski, un joyau dont nous avons entendu dire du bien à Varsovie, et d'où nous pourrions rejoindre la ligne ferroviaire qui mène à la mer Noire.

Il nous reste deux heures avant le départ et, comme c'est toujours lors des haltes que les choses arrivent, nous allons assister à une scène inoubliable. Il y a un restaurant aux abords du marché avec des tables en terrasse sous les platanes. Nous sommes les seuls clients : la serveuse passe le temps à une autre table, en compagnie d'un jeune homme musclé au crâne rasé en tee-shirt blanc.

Pendant que j'attends ma commande, deux voitures s'arrêtent pile en face du restaurant, à côté d'un arrêt de bus. Un type trapu, la quarantaine, à la tête et à la carrure de boxeur, descend de la première. Le jeune assis avec la serveuse se lève et le rejoint

ÉPISODE
①②③④

de l'autre côté de la rue ; il s'assied avec lui sur un banc à l'ombre d'un arbre et commence à discuter de façon animée, à voix basse.

Tout à coup, les coups de poings et les baffes pleuvent. Les deux tombent par terre en s'empoignant, mais le vieux est plus fort. Il plaque à terre le jeune, le ramène sur le banc et, dans une attitude quasi paternelle, tente de lui faire entendre raison, tout en le bloquant avec son genou, afin de lui rappeler que c'est lui qui commande. Les choses semblent s'être calmées, mais ce n'est pas le cas. Le type à la tête de boxeur n'est pas un père. C'est un parrain, et, à l'improviste, il décoche un coup de poing dans le sourcil droit du jeune homme, qui devient un masque de sang.

Un homme sort de la seconde voiture pour voir ce qui se passe, mais le cogneur lui ordonne de remonter à bord. Il ne se cache pas : il est le maître ici. Les gens passent et font comme si de rien n'était. Même la serveuse, blême de peur, ne bouge pas le petit doigt pour son copain. Alors, je me lève et je m'approche, au cas où cela les inciterait à arrêter. Je m'assieds exprès à trois mètres d'eux, mais ils continuent, comme si je n'existais pas.

Ils parlent, je distingue chacun de leurs mots. Au bout d'un moment, le jeune ensanglanté se calme, il serre la main du vieux, qui remonte tranquillement dans sa voiture et repart, suivi de l'autre voiture. Le vaincu se lève à présent, il enlève son tee-shirt blanc, l'utilise comme garrot pour stopper l'hémorragie, puis s'en va panser ses blessures dans une rue latérale.

Je retourne à la table et demande à la serveuse si elle a vu ce que j'ai vu. Elle dit que oui. Je lui demande pourquoi elle n'a pas appelé la police, et elle hausse les épaules, le regard fixe, puis elle me sert une soupe et une salade. A ce moment, le jeune défiguré revient, il prend les clés de sa voiture qu'il avait laissées sur la table du restaurant, se dirige vers un taxi – le sien – et repart.

Deux minutes plus tard arrive un énorme 4 x 4 japonais, noir, évidemment, et aux vitres teintées, évidemment. En sort un type replet, au crâne rasé. Il jette un long coup d'œil à mon carnet de notes, entre dans le restaurant, y reste deux minutes et ressort, après avoir empoché l'argent du racket. Fin de l'histoire.

J'ai assisté à quelque chose d'unique. Ce n'est pas tant la violence qui était unique que son ostentation. Tout s'est passé sous mon nez, tout s'est même passé exprès sous mon nez. Une façon de dire "ici, c'est nous qui commandons, pas l'Etat, pas la nouvelle Ukraine indépendante". Je commence à comprendre pourquoi les gens émigrent par millions de ce pays très doux.



Une fois dans le car, nous racontons l'histoire à une paysanne assise à côté de moi. Elle n'a pas l'air étonnée et raconte : *“Cher monsieur, il y a vingt ans c'était pire. Les bandes se tiraient dessus dans la rue. Et dans les années 1960, c'était pire encore. Il y avait la bande Topor... c'étaient des sauvages... Ils jouaient aux cartes non pas pour de l'argent... mais pour la vie. Et si un jour l'envie leur prenait de tuer tous ceux qui étaient habillés en bleu, ils le faisaient. Aujourd'hui, ça va mieux.”*

Il reste encore dix minutes avant le départ du car pour Kamenets-Podolski. Voilà que monte à bord une Tsigane, la plus douce et la plus courtoise que j'aie jamais vue. Elle bénit le voyage et demande quelque chose en échange, mais sans la moindre insistance. Je suis stupéfait : les gens lui offrent l'équivalent d'un ou deux euros, une grosse somme pour ici, signe que le travail de cette femme est jugé important et sérieux. Certains donnent une tomate, un gâteau, un bout de fromage et la Tsigane – bien avisée – a deux chapeaux :

un pour l'argent, l'autre pour la nourriture. Après chaque offrande, elle ferme les paupières, pour se mettre en relation avec Dieu. Voilà en quoi consiste son métier reconnu. Extrêmement concentrée, elle murmure quelque chose d'incompréhensible. Puis elle descend et le vieux bus, réconforté par l'exorcisme tsigane, peut partir, en brinquebalant, vers le grenier de l'Europe.

LE QUARTIER DES CARAVANES

On parle toujours de la douce France, mais la Podolie l'est encore plus. Vous n'en avez jamais entendu parler ? Pas grave, allez-y. La Podolie est en Ukraine, de l'autre côté des Carpates. Vous verrez un océan infini de blé, des forteresses et des talus surplombant des fleuves où, à une certaine heure, une ombre liquide couleur prune surgit comme d'une source, remplit tous les creux et se répand parmi les collines. En France, le soir descend du ciel ; en Podolie, il jaillit de la terre. ▶



▶ Sur le quai de la gare d'Odessa.



▶ Sur les hauteurs d'Odessa, avec vue sur le port.

voyage

À LA LISIÈRE DE L'EUROPE

► La Loire est majestueuse mais le Dniestr est d'une beauté à couper le souffle. Il a les méandres du Pô, mais sans la monotonie padane. Les châteaux le regardent de haut avec l'œil sombre des guerriers cosaques. La Loire est une belle endormie ; le Dniestr a la puissance vitale d'un limes. Un lieu où s'abreuyaient armées et caravanes, chevaux et chameaux et où le tintement de la cloche a rencontré le chant du muezzin. S'il existe une frontière, c'est bien celle-ci.

Avant de venir en Ukraine, je pensais qu'il n'y avait rien de plus formidable que la forteresse de Petrovaradine, construite par les Autrichiens sur le Danube, au nord de Belgrade, pour affronter les Turcs. Aujourd'hui j'ai vu les tours puissantes de Khotin étirer leur ombre sur le Dniestr et j'ai changé d'avis. C'est ici qu'au XVII^e siècle, 35 000 Polonais et 40 000 Cosaques arrêtaient 200 000 Ottomans. L'affrontement fut tel que le ciel lui-même s'enflamma et que les remparts tremblèrent sous les coups de canon. C'est ici que Jean III Sobieski et sa cavalerie surmontèrent leur peur des Turcs, qu'ils vainquirent, plus tard et définitivement, à Vienne [en 1683].

Le vent du nord-ouest gonfle le fleuve, le pousse comme une voile dans le mistral. Il répand le parfum des chaumes de l'océan de blé et porte deux cigognes, immobiles dans l'air comme des deltaplanes. Un voilier passe, le Dniestr se couvre de reflets argentés, le ciel devient violet et les rives semblent encore retentir des cris des soldats, des marchands et des douaniers.

Kamenets-Podolski est un endroit unique au monde. C'est une forteresse naturelle protégée par le méandre d'un fleuve qui s'écoule dans une gorge étroite et la ceint presque entièrement en en faisant une île. A l'endroit où le méandre ferme sa boucle en formant une sorte d'oméga, un imposant château fort a été bâti, qui, dans sa partie haute, surveille grâce à un pont l'accès à l'agglomération et, dans sa partie basse, régule le régime du fleuve, navigable jusqu'à il n'y a pas si longtemps.

La ville haute est un monde. A côté d'une église, les Turcs, qui furent les maîtres temporaires de la place, firent construire un minaret. Puis, lorsque les chrétiens furent de retour, ils ajoutèrent une statue resplendissante de la Vierge qu'aujourd'hui encore on peut voir de loin, sorte de phare au milieu de l'Ukraine. Ni les Turcs ni les Polonais ne détruisirent les symboles religieux de leurs prédécesseurs. Ils se bornèrent à les habiter, reconnaissant presque que le dieu des uns était le dieu des autres. Des livres et des livres ont été écrits sur les pavés et les monuments de Kamenets. Mais rares sont ceux qui se sont aventu-

rés dans le petit monde qui entoure la ville extra-muros.

Nous descendons au coucher du soleil par un petit escalier de pierre qui mène au fleuve et nous dirigeons vers une chapelle orthodoxe en bois, flanquée de grands arbres. Kamenets est encore baignée par la lumière du couchant mais, en bas, l'ombre et la fraîcheur sont déjà là. Sur les berges, une dizaine de maisonnettes noyées dans la verdure et une nuée d'hirondelles. Ce quartier s'appelle Karavasari parce qu'autrefois, il y a bien longtemps, une femme juive prénommée Sarah habitait cet endroit, qu'elle transforma en halte pour caravanes. Au fil des années, les deux mots – *karavan* et Sarah – se sont unis pour donner Karavasari.

Un couple âgé étendu dans l'herbe savoure la fraîcheur du soir. Lui joue avec les colombes blanches qu'il vient de libérer d'un pigeonier. Elle a à la main une béquille et un bâton avec lesquels elle dirige trois petites chèvres attachées par le collier. Ce sont Viktor et Liouba. Ils habitent des maisons voisines ; ils sont nés et ont grandi dans le quartier des caravanes.

Ils se mettent immédiatement à raconter l'histoire du lieu, comme s'ils n'attendaient que cela. Ils montrent les rochers verticaux en surplomb. *"Tout cela, autrefois, c'était la mer, mais le Déluge a pétri les pierres blanches dont on a fait la ville, ses remparts, sa cathédrale et son château."*

"Du Dniestr, les bateaux remontaient jusqu'ici, le fleuve était beaucoup plus haut à l'époque." C'est Liouba qui raconte et son récit enveloppant fait son chemin dans l'acoustique parfaite du lieu. *"Cent cinquante mille Juifs sont passés là-haut sur le pont, en se tenant par la main, entourés d'Allemands. Nous, on leur criait 'Rebellez-vous ! Vous être nombreux ! Vous pouvez les tuer !' Mais eux ils répondaient : 'Dieu nous aidera'..."* *"Ils les ont tués dans un village pas loin d'ici. La terre était rouge de sang."*

■ L'auteur

Journaliste à *La Repubblica*, Paolo Rumiz (Trieste, 1947) effectue chaque été depuis 2001, seul ou en compagnie d'un dessinateur ou d'un photographe, un grand voyage dont il publie le récit par épisodes dans le quotidien. Il en a tiré des livres, dont *Tre uomini in bicicletta* (Trois hommes à vélo), avec le dessinateur Altan ; *Gerusalemme perduta* (Jérusalem perdue) et *Annibale. Un viaggio* (Hannibal. Un voyage), avec la photographe Monika Bulaj.

■ La photographe

Etablie en Italie, Monika Bulaj (Varsovie, 1966) est aussi écrivaine et documentariste. Parmi ses livres, *Rebecca e la pioggia* (Rebecca et la pluie) et *Genti di Dio. Viaggio nell'altra Europa* (Gens de Dieu. Voyage dans l'autre Europe). Son travail et celui de Paolo Rumiz sont exposés au Palais ducal de Gênes jusqu'au 30 août (palazzoducale.genova.it).

"Du temps de l'URSS, il y avait davantage d'ordre. Bien sûr, on était pauvres mais ici c'était un paradis. Aujourd'hui, c'est un désastre. Tout le monde boit, même les femmes. Il n'y a plus de morale, et plus de travail non plus... C'est chacun pour soi. Il y a de la terre en abondance ici. Il suffit de la prendre et de la travailler. Mais la terre c'est pénible ; personne ne veut se fatiguer. J'ai été institutrice pendant trente ans, puis concierge. On ne savait pas où mettre les enfants à l'école tellement il y en avait. Maintenant, les écoles ferment faute d'enfants. Nous avons huit millions d'émigrants : il y a plein de maisons vides dans les villages."

Sous les remparts du château se situe une petite fontaine à l'eau très pure. La nappe souterraine est la même que celle qui permettait aux défenseurs de résister sans avoir besoin de puiser dans le fleuve. Les Turcs y firent une ouverture latérale afin que les habitants de Karavasari puissent l'utiliser.

Un Allemand s'était caché dans la niche de la fontaine, au moment de la retraite, en mars 1944. Les Russes le tuèrent : des projectiles sont encore fichés dans la roche. *"Quel hiver terrible ! Le fleuve avait dégelé d'un coup, emportant avec lui des dizaines de personnes agrippées à des morceaux de glace. Il y avait un char allemand qui essayait de passer et avait roulé sur une mine qui a tué un tas de gens."* Aujourd'hui, il n'y a que le silence, la fraîcheur et le gargouillement de l'eau dans la pénombre.

TRISTES PRÉSAGES DE HAINE

"Comment ça, vous ne la sentez pas, la guerre froide qui revient ?" me demande étonné Maxime, à la gare de Khmelnytskyï, où j'attends le train pour Odessa. Maxime Apostol est un étudiant en médecine, joyeux et bien nourri, avec de longs cheveux noirs à la Gogol, et il me regarde en ricanant. *"Ici on la sent très bien la tension. C'est ici que passe la vraie frontière Est-Ouest."* Et si cet étudiant ukrainien avait raison ? me demandé-je. Depuis trop longtemps, depuis la chute du mur de Berlin, nous vivons dans une atmosphère de dégel hébété, comme si la Russie n'était pas devenue la propriétaire de l'énergie, comme si c'était un gros corps mou, incapable de réagir, condamné à se dissoudre dans le tiers-monde.

J'ai voyagé pendant plus d'un mois le long d'une ligne sismique qui n'est qu'en apparence en sommeil. J'ai traversé des postes de douane, des grillages, des barrières avec des miradors et des projecteurs. J'ai vécu des confiscations de marchandises, des attentes interminables, des arrestations, des contrôles de visas tatillons. En franchissant dans un sens et dans l'autre la frontière de l'Union européenne, j'ai parfois eu des frissons, mais jamais je n'ai pensé à la guerre froide.



► A Istanbul, dans Balat, l'ancien quartier juif.



► La nuit où les musulmans célèbrent le Miraj, l'ascension du Prophète.



► Amarré au quai, le ferry qui assure la liaison entre Odessa et Istanbul.

Maintenant, tandis que j'attends le Podolski Ekspres au milieu des voies étincelantes dans le coucher du soleil, je me sens comme un chat qui est passé sous le nez d'un vieil ours sans le réveiller. Maxime a raison : la frontière se refroidit.

Lorsque le train s'élanche dans la plaine, avec un horrible bruit de ferraille, je me jette sur ma couchette et je rumine des pensées. Et quand une nuit particulièrement noire tombe sur la "terre noire" d'Ukraine jusqu'à mon terminus sur la mer Noire, voici que du fond de toute cette noirceur resurgissent, en même temps que les personnages clés de mon histoire frontalière, des détails que j'avais oubliés : des voix, des mots, des rencontres qui m'avaient paru sans importance et qui à présent acquièrent un sens.

A l'arrivée, de bon matin, je tombe sur l'église de l'Assomption, près de mon hôtel, et je descends dans la crypte où est exposée une Vierge miraculeuse. Des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux s'agenouillent – certains le front à terre, comme des musulmans –, puis font la queue pour baiser l'icône. Dehors, au kiosque à journaux, un quotidien parle de la Flotte russe de la mer Noire.

RETOUR DE LA FRONTIÈRE

Je le vois et je me dis : ça ne peut pas être lui. Le ferry qui doit me conduire à Constantinople ne peut pas être ce rafiote que j'aperçois au bout du très célèbre escalier Potemkine, sur le côté gauche de la gare maritime d'Odessa. Il est si petit qu'on dirait un *vaporetto* vénitien ; si bas que seule sa cheminée dépasse du quai d'embarquement ; si peu aérodynamique qu'il semble sorti d'une autre époque. Il ne contient pas plus de cinq ou six semi-remorques et une trentaine de voitures. Je me dis : il ne va sans doute pas au-delà de la Crimée.

C'est pourtant bien lui. L'inscription "Ukrferry" sur la coque ne laisse aucun doute. Les queues devant la billetterie et le long de la rampe d'accès au ponton sont pour Istanbul. Seul son nom, *Caledonia*, évoque d'autres mers et d'autres latitudes. "Qui diable peut bien aller d'Odessa au Bosphore ?" me suis-je demandé plusieurs fois, tandis que j'essayais de réserver deux places pour cette traversée inusitée. A présent, je les vois, les

passagers avec qui je vais achever mon Europe "verticale". Ils viennent d'un autre monde. Des personnages d'Agatha Christie. Une Ethiopienne non motorisée, munie d'un passeport américain, couverte de bagues et de breloques, sorte de chamane new age au regard embrumé, avec un sac à dos et une veste colorée qui arrive jusque par terre. Deux joyeux gros lards de Kiev, à bord d'un 4 x 4 gris métallisé, avec une remorque de la même teinte. Un chauffeur routier arménien en sabots et marcel, noir et émacié comme seuls les Arméniens savent l'être. Trois jeunes motards moscovites en partance pour la Grèce, avec des motos américaines et de coûteuses combinaisons en cuir. Deux mannequins moldaves qui se laissent prendre en photo en minaudant assises sur leurs valises.

La mer Noire nous engloutit comme une énorme méduse. Dès les premières gouttes de pluie, elle devient noire pour de vrai, noire comme le charbon. Une seconde avant, elle était vert-de-gris et agitée. A présent, elle est calme et sombre et je comprends enfin pourquoi elle se nomme ainsi. En une fraction de seconde, Odessa disparaît dans la brume et seule la colonnade du palais Vorontsov, au-dessus du port, étincelle encore pendant quelques instants, propylée nordique éclairé par un rayon de soleil solitaire. La suite du voyage n'est qu'un long roulis soporifique. Rien qui vaille la peine de rester sur le pont.

Ronronnement vers le Bosphore. Quatre cents milles sans point d'abordage, sans vue sur le delta du Danube et encore moins sur les collines côtières de la Dobroudja. Les salles sont désertes. Tout le monde s'est retiré dans sa cabine pour dormir, y compris les trois motards russes et la chamane éthiopienne. Je reste à jouer aux cartes avec un Bulgare dans l'espace disco bar, à la poupe. Il pose immédiatement sur la table une petite icône de saint Nicolas, protecteur barbu des voyageurs.

Le lendemain, de nombreuses choses se passent en l'espace de quelques heures. Comme chacun sait, le bateau est un espace extraterritorial où les règles de la terre ferme n'ont pas cours. Le Bulgare défie un Russe aux échecs : après plusieurs heures d'affrontement courtois, une rixe manque éclater entre les deux hommes. Au bar, une idylle improbable se noue entre une

Caucasienne (une Tcherkesse ?) pâle et un Turc aux yeux bleus : tout le bateau semble prendre part à cette passion clandestine que les deux intéressés ne font rien pour cacher. Un Ukrainien de Podolie raconte l'histoire de ses parents arrêtés par les Russes pour collaboration avec les Allemands, vingt ans après la fin de la guerre.

Il pleut. La nuit tombe à nouveau. Le *Caledonia* glisse sous un rideau de nuages au ras des flots. Une des deux mannequins moldaves s'est blottie à la poupe dans un châle coloré. Un des jeunes motards moscovites me raconte l'histoire du général russe Samsonov, vaincu par le général allemand Ludendorff lors de la bataille de Tannenberg, en Pologne, durant la Première Guerre mondiale. Avant de se rendre, il avait arraché de rage ses épaulettes galonnées ; ces épaulettes, un paysan les a retrouvées par hasard, quatre-vingt-dix ans plus tard, dans un buisson.

La nuit laisse place à une aube d'un blanc laiteux. Je ne me rends pas tout de suite compte que le *Caledonia* navigue au milieu des montagnes. Des montagnes grises, suspendues dans l'eau. Ce n'est qu'au moment où les fantômes de bateaux immenses nous frôlent et s'éloignent en glissant que je découvre avec un coup au cœur que nous sommes dans le canal qui sépare l'Asie de l'Europe. Des phares, des villages luisants de pluie. Dans un fauteuil, une femme blonde, toute en rond-deurs, allaite son petit. Elle a les yeux fermés. Elle dort peut-être, épuisée. Le bébé me suit des yeux, toujours concentré sur cet acte qui lui assure la survie.

Le voyage le long du nouveau Rideau de fer s'achève. Je cherchais une frontière véritable et je l'ai trouvée. Parfois, elle coïncidait avec les frontières nationales, parfois pas. En Ukraine, j'ai eu l'impression qu'elle divisait dangereusement le pays. Je débarque à Istanbul et je sens comme des barbelés à l'intérieur de moi-même. Je me demande ce qu'il adviendra de la vieille Europe, de son cœur paysan et juif tourmenté, anéanti par trop de guerres. A la gare de Sirkeci m'attend le train pour Belgrade. J'ai peu de temps pour boucler la boucle. Seuls le Turc et la Tcherkesse semblent ne pas se soucier de l'horloge, et encore moins du calendrier. Ils s'embrassent, indifférents à la ville, aux gens, à la pluie.

Paolo Rumiz